

Voyage

Voyage humanitaire en Haïti Du 6 au 12 décembre 2017

96.9
CKOI



Source : www.universalis.fr

Je viens d'avoir 39 ans, je me lève le 1er octobre 2017 pour aller travailler. Comme tous les matins, j'écoute la radio à CKOI. Depuis quelque temps, ils annoncent un concours qui permettrait d'accompagner des animateurs lors d'un voyage humanitaire en Haïti. Ça fait plusieurs jours que j'en parle à ma plus vieille, Mélody, qui a 17 ans à l'époque. Elle a déjà fait deux voyages humanitaires avec l'école. Je lui dis de s'inscrire, que ça pourrait être une belle expérience de plus pour elle. Mais ce matin-là, j'ai beau écouter le même poste avec les mêmes animateurs, le message passe autrement. J'arrête de me peigner les cheveux et je me regarde dans le miroir. Le message s'adresse à moi et non à ma fille. Non seulement c'est moi qui vais m'inscrire, mais je vais gagner. Je le sens dans mes tripes. Je tremble. Mon mari ne comprend rien. Je lui demande s'il me laisserait partir une semaine. Il rit et dit oui sans croire que je pourrais gagner. Au dîner, j'écris la lettre de motivation que je dois envoyer. Ma direction de l'époque m'encourage et relit ma lettre pour être certaine que tout est là. Elle ne change rien. Tout est parfait. Le soir en partant du travail, j'oublie de mettre ma lettre sur la clé USB pour me permettre de l'envoyer. Il me reste seulement le lendemain pour m'inscrire. Il ne faut vraiment pas que je passe tout droit. Le vendredi au dîner, j'essaie d'envoyer ma lettre. Je remplis toutes les cases pour l'inscription et quand vient le temps de joindre la lettre, je vais voir sur Google pour un questionnement. Je reviens sur la page de l'inscription et l'inscription est partie... Enregistrée, envoyée et réussie, mais sans ma lettre... C'est impossible, je me réessaie. Je ne peux pas, j'ai déjà fait une demande selon eux. Je vais voir sur le site de CKOI, je dois bien pouvoir parler à quelqu'un ou trouver une adresse courriel. Je trouve plusieurs courriels, alors je fonce. J'envoie une dizaine de courriels avec ma lettre et toutes mes coordonnées, je leur explique la situation. Je me dis que quelqu'un va bien l'ouvrir et l'envoyer à qui de droit. Et c'est ce qui arrive. Mon courriel est acheminé à Sarah Morrissette.



Source : <https://www.ckoil.com/concours/859>

Il y a un gagnant par jour, du lundi au vendredi de la semaine suivante, ainsi qu'un gagnant le dimanche soir, dans l'émission de Francisco Randez. Tous les jours, lors des appels téléphoniques aux gagnants, mon cœur bat vite, je tremble, je sais que je vais être appelée... Vendredi 16h, tous les gagnants de la semaine ont été appelés, mais pas moi... Je me dis: « Il reste le dimanche, ma vieille, pas de panique, ce n'est pas fini... ». Je vais chercher ma fille à la garderie et laisse mon cellulaire, pour la première fois de la semaine, dans l'auto puisque je sais qu'il n'y a plus de gagnant à faire pour la journée. Je reviens vers ma voiture et j'entends mon téléphone sonner. Qui peut bien m'appeler, je ne reçois jamais d'appels. Le temps de trouver mon cellulaire et j'ai manqué l'appel, je ne connais pas le numéro, je recompose. Sarah Morrissette me répond et elle me pose des questions: « Est-ce que tu as ton passeport? Si tu es appelée, est-ce que ton travail sera en accord avec ton congé? Et tes enfants, qui s'en occuperaient? ». Je capote ben raide. Je lui demande si elle appelle tout le monde pour leur poser ces questions. Elle ne parle plus... Elle marmonne à Francisco et me dit: « On fait quelques appels comme ça pour être certains de notre choix. Nous hésitons encore entre quelques candidatures. ». Nous raccrochons, je sais que je vais être appelée. Je suis la seule, j'en suis certaine...

Dimanche, le 8 octobre 2019, il est 19h30. J'écoute l'émission de Francisco Rendez. Il parle du voyage encore une fois et Caroline Dubois est avec lui pour appeler la dernière gagnante qui partira avec eux. J'essaie de faire la vaisselle, mais je tremble trop. Mes enfants sont rivés devant la radio et attendent. Mon mari part aux toilettes et au même moment mon cellulaire sonne. C'est écrit: « Appel de CKOI »... Je crie à mon mari: « c'est moi, c'est moi, je pars, je le savais... », je cours partout, mais je ne réponds pas, je suis trop nerveuse. Je cours m'enfermer dans ma chambre et je réponds en pleurant... C'est eux... Francisco Rendez et Caroline Dubois sont au bout du téléphone et m'annoncent que je pars avec eux. Je pense que je rêve, je pleure, je ris, je tremble. Mon mari ne me croit pas, il dit au travers de la porte: « arrête de me niaiser, je ne te crois pas... ». Je lui ouvre la porte et il me voit pleurer de joie. Il capote! Il m'avait dit oui parce qu'il ne pensait pas que je gagnerais... Mais là, il n'est plus sûr, il devra rester seul une semaine avec les enfants. Moi je parle avec eux un bon 15 minutes. Ce n'est pas diffusé en direct, au cas où je n'aurais pas répondu. Quand je termine de leur parler, je crie sans arrêt, je saute partout. Mes enfants aussi. Mon mari est blanc. C'est vrai, je pars. J'appelle tout le monde. Ma mère travaille, mais elle avait amené son cellulaire, elle savait aussi que j'allais gagner. J'ai un mois et demi pour préparer un souper spaghetti afin de ramasser de l'argent pour le voyage. Je n'ai pas peur, je suis prête et je suis bien entourée. Ça va être malade. Tout le monde y met du sien. Mes enfants, mon mari, ma mère, ma meilleure amie, mes collègues et même ma direction d'école.

On travaille fort pour l'organisation de mon souper spaghetti. C'est un énorme succès. Je devais ramasser 2000\$ et je remets un chèque de presque 5000\$. À part ça, nous avons quelques réunions à CKOI pour nous préparer à notre voyage et aussi une rencontre avec l'équipe de la dictée PGL, qui est un partenaire dans notre aventure. Je n'ai pas vu passer les mois d'octobre et de novembre. Je dois tout préparer pour mon souper-bénéfice, mon voyage et Noël qui va arriver 12 jours après mon retour. C'est mon premier voyage à vie. En fait non, j'en ai fait un à 5 ans avec ma mère à Walt Disney. Mais dans ma vie d'adulte, c'est le premier. La gang avec qui je pars me trouve courageuse. Moi je me trouve plutôt folle.

À l'aéroport, j'ai peur. Personne ne me parle, car je suis avec mon mari, ma mère et mes deux grandes filles et nous jasons. Ma famille part pour revenir à la maison. Je les regarde au loin et j'ai le goût de courir derrière eux. Je pense que tout le monde est rendu de l'autre côté des douanes, mais je me trompe. Francisco arrive derrière moi et met sa main sur mon épaule, il me dit: « Tu es ma protégée Sylvie, je t'ai choisie et je ne te laisserai pas tomber. Ne t'inquiète pas, tout va bien aller ». Il disait vrai. Durant tout le voyage, à quelques reprises, j'ai eu besoin de sa main, de son sourire ou de ses encouragements. Il a été là pour moi du début à la fin.

Le premier choc culturel se passe directement à l'aéroport de Port-au-Prince. C'est complètement fou, on ne voit pas où on va tellement il y a du monde, les gens crient, se poussent. Il y a des gardes fusillés, qui nous dévisagent. On se fait foncer dedans par les chariots, les enfants se ramassent par terre et les gens ne font pas attention à eux ou ils se font tirer par le bras pour suivre, c'est la folie, nous avons peur. Disons qu'on se tient tous proches l'un de l'autre.



La première nuit, nous devons la passer à l'hôtel, mais avant il faut s'y rendre. Ouf ! Deuxième choc culturel ! Je pense que je n'ai jamais eu aussi peur de toute ma vie. Sur la route, il n'y a aucune réglementation, aucun panneau d'arrêt, aucune lumière. Tu roules où tu veux, à la vitesse que tu veux et tu te fais un chemin. Heureusement, notre chauffeur est un expert et nous arrivons sains et saufs à l'hôtel, mais nous sommes tous complètement bouleversés. Sur la route, c'était extrêmement difficile pour nos yeux, pour notre cœur. Partout, il y avait des montagnes de déchets, des gens qui essayaient de vendre des choses (viande, objets ou autres) et des enfants qui s'accrochaient à notre autobus pour nous quémander de l'argent ou de la nourriture. C'était absolument terrible.

Le lendemain matin, nous devons nous rendre à l'Île-à-Vache, une petite île de l'autre côté de la mer. Après un cinq heures d'autobus, à avoir peur d'avoir un accident, à voir des maisons faites à partir de boîtes de carton ou encore sans toit, et à voir des tonnes et des tonnes de déchets, nous arrivons enfin à la mer. WOW ! cette beauté que l'on voit est tout simplement paradisiaque, jusqu'à ce qu'on arrive tout près. Partout sur les bords, encore et toujours des montagnes de déchets. Nous ne comprenons pas comment il est possible de gâcher un aussi beau décor, c'est d'une tristesse incroyable. Et c'est là que nous voyons le bateau dans lequel nous allons traverser la mer... une chaloupe... avec des rames et un tout petit moteur. Nous sommes 11 et il y a seulement 4 vestes de sauvetage. Les vagues sont énormes, l'eau entre dans le bateau. Pour la 2^e fois en moins de 24 heures, je pense que c'est la fin pour moi. Mais non, nous nous rendons à l'Île-à-Vache, complètement mouillés, mais bien là. Sur l'Île, il n'y a ni eau ni électricité. Nous avons été débarqués à 20 minutes « haïtiennes » de marche de notre campement, ce qui équivaut un bon 2h45 pour nous, avec notre sac à dos de voyage sur le dos.

Nous sommes hébergés dans la « Maison des volontaires ». Nous avons une chambre pour les filles et une pour les garçons. Les chambres font le tour de la pièce centrale. Les chambres sont munies d'un toit et de fenêtres. La pièce centrale est la salle à manger, la place où l'on peut se réunir toute la gang. Par contre, il n'y a pas de toit, donc lorsque la pluie tombe, tout devient mouillé. Pour nous laver, l'eau de pluie est récupérée et envoyée dans des « douches », c'est glacé, mais après nos journées de travail, nous les apprécions beaucoup. Thérèse, qui s'occupe de nous, fait nos repas, du lavage, du ménage. Elle est absolument fabuleuse. Nous devons dormir en dessous d'une moustiquaire, car il y a beaucoup d'insectes non désirables. Quand la noirceur arrive, la seule lumière qui nous éclaire est notre lampe frontale. Pendant que nous sommes assis, les énormes coquerelles nous montent sur les jambes, c'est épouvantable, mais je suis prête, moi qui suis tellement dédaigneuse habituellement.

Notre voyage consiste à aller construire un terrain de soccer et à installer un module de jeu à l'école Saint-François-D' Assise de Sœur Flora (une sœur Québécoise, partie s'installer en Haïti pour ouvrir son orphelinat). Chaque matin, la journée commence vers 7h30 et finit vers 17h. Pendant que l'on travaille sur le terrain, nous voyons les enfants arriver pour venir à l'école, et ce dès l'âge de 3 ans.



Les jours de pluie, ceux-ci prennent leurs souliers dans les mains pour ne pas les salir avec la boue et marchent pieds nus jusqu'à l'école, parfois durant plus d'un kilomètre. Pendant la journée, on entend les plus petits chanter « Petit papa Noël » en français. C'est tellement émouvant, je ne me lasse pas de les entendre. Au moment de leurs récréations, les enfants viennent nous voir pour nous toucher, jouer dans nos cheveux ou même nous sentir. C'est tellement bizarre, mais empreint d'une belle curiosité.

Avec l'aide de la communauté, nous réussissons notre objectif. Notre dernier matin, l'école débute plus tôt, 7h si mon souvenir est bon. Tout le monde s'est rassemblé à l'extérieur : les élèves, les enseignants, la direction, les voisins, etc., ils font une prière pour nous remercier avec un mot de plusieurs membres du personnel, ensuite, ils entament des chants. Je pleure devant tellement de beauté, c'est tout à fait incroyable. Jamais dans ma vie, je n'avais pensé voir quelque chose d'aussi beau. Ensuite, nous avons le bonheur de rencontrer Sœur Flora, qui a accepté de nous faire visiter l'orphelinat. C'est incroyable, cette femme est pour moi le plus beau modèle de don de soi sur la terre. Elle a donné sa vie à tous ces enfants, laissés parfois sur le perron de l'orphelinat, parfois trouvés sur le bord de la route ou parmi les déchets. Elle les connaît, tout un chacun, par leur prénom et elle les aime.

Je pourrais vous en parler encore et encore de ce mémorable voyage. C'est difficile pour moi d'arrêter, car ça me fait du bien de me remémorer ce beau voyage humanitaire. Chaque soir durant ce voyage, j'ai pris 30 à 45 minutes pour écrire dans un livre tout ce qui s'était passé dans la journée, et comment je m'étais sentie. Je ne voulais rien oublier. Mes copains se moquaient bien de moi, mais je suis certaine qu'avec le recul, ils auraient bien aimé l'avoir fait, car lorsque j'ai besoin de ma petite dose de courage, je relis mon journal d'Haïti et ça me fait un bien fou. J'avais besoin de me prouver que je pouvais être autre chose qu'une mère et une conjointe, et je l'ai fait. Je suis fière de moi. N'importe quand, je retournerais faire une mission à l'étranger, il n'y a rien de plus extraordinaire que de tendre la main au-delà des frontières.

Sylvie Castagnier

